

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org*"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."*

J. Carmignac

n° 43 - septembre 2009

Assemblée générale : samedi 12 décembre 2009 (voir page 2)**Editorial**

1...Editorial : « Le Jésus de la foi est le Jésus de l'Histoire », par Sa Grâce Joachim, Evêque Orthodoxe de Zambie.

2...Antonio Socci, le grand défenseur de l'abbé Jean Carmignac, par M.-Ch. Ceruti et J.C. Olivier.

3...Extrait d'*Enquête sur Jésus*, le dernier livre d'Antonio Socci.

4...Les contre-vérités d'une « *Heure de vérité* », par l'abbé Carmignac (suite).

5...Le « Troisième Mur » du roi Hérode Agrippa 1er, indice d'une rédaction précoce des Evangiles ?, par Reginald Wehrkamp-Richter et J.C. Olivier.

8...Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les auteurs païens du 1^{er} s. ap. J.-C., par Ilaria Ramelli, (X^{ème} partie, fin).

10...Les soldats rompirent les jambes du premier, puis de l'autre.. (Jn 19, 32), par Marie-Christine Ceruti.

11...Les Juifs de l'époque de Jésus savaient lire et écrire, par Joël Bibonne.

13..En encart, le clou dans le talon d'un homme crucifié au 1^{er} siècle.

Sa Grâce Joachim, Evêque Orthodoxe de Zambie, nous a fait l'honneur et l'amitié de nous accorder une interview qui est résumée ci-dessous. Nous sommes heureux de la publier en éditorial de notre bulletin et le remercions chaleureusement.

Le Jésus de la foi est le Jésus de l'histoire. Le seul moment historique que nous ne connaissons pas est celui de Sa vie entre douze et trente ans, mais ce n'est pas pour cette raison que nous pouvons donner foi aux légendes qui ont fleuri pour cette période. Il est Dieu et n'avait pas besoin de cela, étant venu sur terre pour enseigner ce qu'il savait déjà. Tous les faits que rapportent les Evangiles ont vraiment eu lieu, miracles compris.

Il y a, c'est vrai, des différences entre les Evangiles, mais comme ceux-ci sont inspirés par le Saint Esprit nous constatons que ces différences ne sont jamais des contradictions. Effectivement St Matthieu donne beaucoup de détails, St Jean est plus théologique, St Marc plus concis... Il s'agit d'une différence de perspective, pas de faits. Réellement les miracles sont des faits, la Résurrection est un fait. Par exemple, les soldats ont bien vu que Jésus était mort sur la croix, on ne peut pas ensuite dire que c'est un symbole ou qu'il n'était pas vraiment mort. Ceux qui font de telles affirmations sont loin de la Vérité et vivent dans l'obscurité. Nous, nous disons la vérité mais nous ne nous attendons pas à ce que les gens suivent nécessairement. Certains Chrétiens aujourd'hui veulent voir des miracles pour croire. Quant à moi les miracles ne servent pas à me convaincre de croire mais à confirmer ma foi. Et la foi me donne la force de lutter.

D'ailleurs depuis une vingtaine d'années en Grèce - et on constate le même phénomène dans tous les pays à majorité orthodoxe -, le New Age et toutes les fausses doctrines s'étant révélées pour ce qu'ils sont, les églises se remplissent de plus en plus, et tout particulièrement de jeunes. L'explication en est que les gens n'ont pas d'autre espérance dans laquelle croire. Tout le reste les a déçus.

Mais il faut bien noter aussi que les Orthodoxes considèrent comme d'une importance primordiale de s'attacher à chaque personne comme à un être unique, sans tenir compte du nombre ou de la masse.

Et la foi explose partout.

Sa Grâce Joachim, Evêque Orthodoxe de Zambie

Antonio Socci, le grand défenseur de l'abbé Carmignac

Antonio Socci est le journaliste italien envers qui nous avons la plus grande dette de reconnaissance. C'est lui en effet qui avec un courage peu commun (c'est le moins qu'on puisse dire) a osé défendre l'abbé Carmignac, publier les injustices dont il était victime, et crier sur les toits qu'il était persécuté, encore après sa mort, par un lobby qui n'acceptait pas l'historicité des Evangiles ; lui, enfin et surtout, qui a eu le front de se présenter à l'Institut Catholique de Paris pour demander pourquoi les écrits de notre cher abbé ne pouvaient être ni consultés, ni publiés, alors qu'il les avait légués à cet organisme précisément dans ce but. Aucun journaliste ne s'est battu davantage pour Carmignac – mais Vittorio Messori aussi a montré beaucoup de courage dans ce sens. Il faut dire que les risques étaient gros (réputation, carrière, publications...) car, à l'époque, les « démythisateurs » dominaient toute la scène des médias et de l'enseignement : ce n'est pas par hasard que l'abbé Carmignac s'est trouvé contraint à faire publier en Angleterre son article sur la scandaleuse traduction de l'épître aux Philippiens, II, 6, personne ne le publiant en France.

Socci avait aussi combattu énergiquement les oukases de l'abbé Grelot, violent adversaire du travail de l'abbé Carmignac, n'hésitant pas à aller ouvertement l'interviewer. Il nous faut rappeler ici que c'est dans les mains de ce personnage qu'ont abouti les dossiers, élaborés pendant vingt années de travail méticuleux par l'abbé Carmignac, afin de rédiger les cinq à huit tomes qu'il préparait pour la publication scientifique des « Sémitismes dans le Nouveau Testament ». Ces dossiers représentaient « un mètre linéaire au moins » d'après le classement écrit, établi à la mort de l'abbé Carmignac, par Mademoiselle Demanche sous l'autorité de l'exécuteur testamentaire. Or ce « mètre linéaire de dossiers », a été remis à l'abbé Grelot, chargé de remplacer l'abbé Carmignac, suite à son décès, pour l'article des Sémitismes du Nouveau Testament dans le Supplément au Dictionnaire de la Bible. Et ceci nous est confirmé par le fait que l'abbé Grelot écrivait lui-même en 1994 (p. 287 de *Combats pour la Bible en Eglise*, éd. du Cerf.) :

« En mourant, il [l'abbé Carmignac] laissa une multitude de notes de détails qui préparaient son [sic] futur ouvrage. Je le sais d'autant mieux que j'héritai, pour le DBS [Supplément au Dictionnaire de la Bible] de l'article « Sémitismes dans le Nouveau Testament ».

Or cette partie des écrits Carmignac, le centre de son œuvre, ne se trouve pas aux archives de la "Catho". L'abbé Grelot vient de mourir le 22 juin dernier. Où sont maintenant ces dossiers ? Pourront-ils jamais être récupérés pour que le fonds Carmignac ne soit pas amputé de sa partie essentielle ?

M.-C. Ceruti et J. Olivier

Assemblée Générale annuelle le samedi 12 décembre 2009

Eglise Saint Sulpice, crypte du Rosaire, entrée 4 rue Palatine 75006 Paris (sous la tour droite).

Comme l'an passé, nous nous retrouverons à 9h30 pour la messe célébrée par le Père Molinier dans la crypte du Rosaire où M. Le Curé de Saint Sulpice, le Père J.-L. Lacroix, comme son prédécesseur le Père Roumanet, a la bonté de nous accueillir. Elle sera suivie à 10h30 de notre Assemblée Générale et nous voudrions vous demander de vraiment faire l'effort de nous rejoindre à cette occasion.

Nous voyons se dessiner un mouvement de réelle prise en compte de l'historicité des Evangiles, que les travaux de l'abbé Carmignac et de ceux qui œuvrent avec la même rigueur peuvent amplifier. Nous devons donc accentuer nos efforts pour la diffusion de toutes ces connaissances solides, parfois récentes, qui viennent détrôner les *a priori* et épauler la vérité. Car c'est bien l'enjeu de ce XXI^e siècle comme s'en inquiétait notre Pape Benoît XVI en 2005 : « dans le monde actuel la question de la vérité a presque disparu et sans elle tout disparaît », en choisissant sa devise de « Coopérateur de la vérité ».

Nous avons vraiment besoin d'aide (pas tellement financière mais aussi tout de même), d'encouragement, bref de votre présence et de vos prières. En cas d'empêchement, pensez-bien à nous retourner très vite le pouvoir ci-joint.

Après l'Assemblée générale, Madame Ceruti nous exposera brièvement la situation de l'historicité des Evangiles en Zambie. Ensuite nous préparons une surprise mais il nous faudrait, pour pouvoir la réaliser, un ordinateur portable et un vidéo-projecteur s'adaptant à cet ordinateur. En effet nous n'avons pas ces appareils à Paris. Un de nos membres pourrait-il être assez aimable pour nous prêter et éventuellement faire fonctionner lui-même ces appareils ? Cela nous rendrait un très grand service. Merci de nous le dire au 01 45 34 72 15 (tél., fax, répondeur) ou sur notre site.

Enquête sur Jésus par Antonio Socci

Monsieur Socci vient d'écrire un livre Indagine su Gesù ("Enquête sur Jésus") et a la bonté de nous autoriser à en reproduire des extraits. Il s'agit d'un ouvrage qui fourmille d'informations précieuses et souvent peu connues, sur Jésus-Christ, sa personnalité, la réalité presque tactile des faits relatés par l'Évangile et sur l'impact qu'il a eu sur les personnes les plus diverses, au cours des siècles. Un des passages les plus remarquables concerne les prophéties. Antonio Socci en énumère cent-vingt, en donnant leur contenu, leur emplacement dans l'Ancien Testament et leurs références dans le Nouveau. L'extrait que nous proposons ici provient du commentaire prolongeant ce splendide travail.

L'impossible est-il arrivé ?

En théorie il pourrait s'agir d'une coïncidence due au hasard. Mais est-ce possible? Si nous laissons de côté les questions exégétiques, historico-bibliques et philologiques, il reste que la traduction en langage scientifique et mathématique des prophéties messianiques accomplies dans l'histoire de Jésus, a été tentée : un calcul de probabilités, rien de plus qu'un jeu sur les statistiques, mais qui donne une idée de combien il se révèle impossible d'attribuer au hasard ce phénomène exceptionnel sur lequel, généralement, nous glissons.

Le calcul a été fait il y a quelques années par un scientifique, Peter W. Stoner, dans le livre *Science Speaks* (« La Science Parle* »). Je désire spécifier que Stoner aborde le problème non pas en qualité de bibliste mais de mathématicien et qu'il en a tous les titres**.

Stoner, donc, ne prend au début en considération que huit prophéties***, pas même les plus spectaculaires, puis il calcule pour chacune d'elles la possibilité de la voir se réaliser, ensuite il accorde ensemble les *chances* (1) de toutes ces huit prophéties. Enfin, il estime approximativement le nombre de personnes ayant vécu depuis l'époque des prophètes jusqu'à aujourd'hui : combien de *chances*¹ pouvait avoir un seul homme, ayant vécu depuis lors jusqu'à maintenant, de réaliser l'ensemble de ces huit prophéties ? Voici la conclusion à laquelle Stoner arrive en utilisant la science moderne des probabilités : 1 sur 10^{17} , c'est-à-dire 1 sur 100.000.000.000.000.000, ou une sur cent millions de milliards. D'une manière analogue Stoner explique : « Les prophètes n'avaient qu'une seule chance sur 10^{17} que (toutes leurs huit prophéties) se réalisent en un seul homme, et pourtant elles se sont effectivement réalisées dans le Christ ».

En appliquant les mêmes critères de probabilité, avec une estimation prudente, Stoner calcule les *chances* (1) qu'à un seul homme de réaliser quarante huit prophéties messianiques contenues dans la Bible et arrive à calculer qu'il y a une possibilité sur 10^{157} (ce chiffre est suivi de 157 zéros, un nombre carrément impossible à formuler).

Pour comprendre ses dimensions, supposons une quantité de 10^{157} électrons (l'électron est une des entités les plus petites que nous connaissions). « Supposons donc que nous prenions cette quantité d'électrons », écrit Stoner « que nous en marquions un seul et que nous le mélangions avec tous les autres. Ensuite de quoi nous bandons les yeux de quelqu'un pour qu'il essaie de découvrir celui des électrons qui a été marqué. Combien de chances a-t-il de trouver le bon électron ? Quel genre d'amas fera ce nombre d'électrons ? Un volume inconcevablement grand. »

Grand comme l'univers ? Les experts affirment que pour épuiser tous ces électrons ce sont des quantités d'univers avec ces dimensions qu'il faudrait.

Or des prophéties messianiques dans les saintes Ecritures, il n'y en a pas seulement quarante huit, mais à peu près trois cents et toutes se sont réalisées dans la vie de Jésus de Nazareth. C'est comme si les prophètes (tous) avaient ciblé juste l'unique, minuscule, infinitésimal électron dans une masse qui remplirait des quantités et des quantités d'univers semblables au nôtre. Ce jeu statistique donne une idée de la qualité exceptionnelle de ce phénomène. Il est inévitable de constater par conséquent que nous nous trouvons devant un fait absolument unique, inouï et humainement inexplicable. [...]

Que, exactement à l'époque prédite, un homme soit vraiment né dont la vie a réalisé toutes les prophéties (de l'Ancien Testament) – ce qui était, même au point de vue des statistiques, pratiquement impossible – s'impose aujourd'hui à nous comme une constatation historique, non comme une notion religieuse. C'est un fait, pas un article de foi. Et ce fait impose à notre attention l'« unicité » de Jésus dans l'histoire humaine, suscite la question de son exceptionnelle identité, accrédite la « prétention » à la divinité et fait penser que vraiment les prophètes d'Israël étaient la « voix » de Quelqu'un qui connaît le futur, qui a pouvoir sur le temps. Parce que le futur est inconnaissable à tout être humain.

* Ce livre est sorti en 1958 (Moody Bible Institute of Chicago) et a eu de nombreuses nouvelles éditions et mises à jour. Comme il s'agit d'un volume de grand intérêt et de succès considérable, il est depuis 2002 publié sur Internet.

** On lit dans le curriculum de Stoner : « Directeur d'Études de la section de Mathématiques et d'Astronomie de l'Université de Pasadena City jusqu'en 1953 ; Directeur d'Études de la section scientifique, Université de Westmont, 1953-57 ; Professeur Honoraire de Science, Université de Westmont ; Professeur Honoraire de Mathématiques et d'Astronomie, Université de Pasadena City. » Dans l'édition Internet, établie et mise à jour par son petit-fils Donald Wayne Stoner, on trouve aussi le curriculum du Professeur Robert C. Newman qui a collaboré à l'ouvrage avec Stoner : Robert C. Newman, S.T.M., Ph.D [Doctorat] (Ph.D. en astrophysique, Université de Cornell, 1967 ; S.T.M. Ecole Biblique de théologie, 1972 ; Maître de Conférences de Physique et de Mathématiques, Université de Shelton, 1968-71 ; Maître de Conférences de Nouveau Testament, Ecole Biblique de Théologie, 1971) ».

*** Ces huit prophéties sont Michée 5, 2 ; Malachie 3,1 ; Zacharie 13, 6 ; Zacharie 11, 12 ; Zacharie 11,13 ; Isaïe 53, 7 ; Psaume 22, 16.

(1) En français dans le texte

Antonio Socci continue en examinant deux grandes questions qui sont posées sur (et contre) les prophéties messianiques relatives à Jésus : Les textes qui les relatent n'ont-ils pas été manipulés par les Chrétiens pour les faire coïncider avec l'histoire de Jésus ? Les Chrétiens n'ont-ils pas donné à ces textes, en les sollicitant, un sens messianique qu'ils n'ont jamais eu, ni pour les Juifs ni pour personne ? Et il démontre que la réponse à ces deux questions est, sans possibilité d'équivoque : non.

Les CONTRE-VÉRITÉS d'une « HEURE DE VÉRITÉ »

Le Journal L'Homme Nouveau nous autorise à reproduire, et nous l'en remercions, un article de l'abbé Carmignac, paru dans le "supplément" du 7 janvier 1973. Nous en avons déjà publié un extrait dans le n° 41. Nous présenterons petit à petit les objections qu'avait faites notre remarquable homme de science à des insinuations pernicieuses qui n'ont malheureusement rien perdu de leur actualité. Voici pour aujourd'hui l'introduction à la totalité de l'article et la réponse à la première contre-vérité.

Certains téléspectateurs ont sans doute éprouvé un réel malaise à l'émission *l'Heure de Vérité* du mardi 19 décembre 1972. Précisément parce que j'admets tout à fait, comme l'a fort bien dit l'un des participants, que l'historien doit avoir l'impartialité du juge d'instruction, je voudrais examiner à nouveau les principales contre-vérités qui ont été formulées lors de ce débat et tâcher de rétablir des vérités aussi objectives que possible. En le faisant, je ne veux porter aucun jugement sur aucun des trois interlocuteurs de cette émission, car je n'oublie pas que j'ai l'immense avantage de pouvoir réfléchir à loisir et de pouvoir consulter une bibliothèque. Bien entendu, une double page de journal ne permet pas de reproduire mot à mot une heure de dialogue, aussi je serai contraint de schématiser soit les énoncés critiquables soit les réponses qu'ils auraient méritées. J'espère toutefois ne déformer la pensée d'aucun des partenaires de cette émission, même si celle de l'un d'eux est assez difficile à saisir et à condenser.

1 - Objection : Marie, mère de Jésus, ne pouvait pas vouloir rester vierge, puisque la loi juive obligeait à la procréation.

Réponse : 1) Cette obligation est formulée seulement par la Mishnah, qui n'a été rédigée qu'au second siècle APRÈS Jésus-Christ. 2) Cette loi vaut pour les hommes, mais non pour les femmes, comme le précise la Mishnah (traité Yebamot, chapitre VI, verset six). 3) Un contemporain de Jésus, Philon d'Alexandrie, nous dit que chez les Thérapeutes, la plupart des femmes restaient vierges toute leur vie (De la « Vie contemplative », n° 68). 4) Avant et après le début de l'ère chrétienne, chez les Esséniens, même des hommes choisissaient volontairement le célibat et la continence (Flavius Josèphe, Guerre des Juifs, livre II, n°120 et 121).

Le « Troisième Mur » d'Hérode Agrippa 1^{er} (roi de Judée de 41 à 44 ap. J.-C.) Indice probant d'une rédaction précoce des Evangiles ?

Nous remercions vivement Monsieur Reginald Wehrkamp-Richter pour cette réflexion « de bon sens » concernant le troisième rempart de Jérusalem, bien connu des historiens comme des archéologues, dont Flavius Josèphe parle à plusieurs reprises dans les deux versions qu'il fit de la guerre de 66-70. Fl. Josèphe ne se doutait certainement pas que la précision de ses descriptions permettrait de verser un indice probant – un de plus ! – au dossier de la rédaction précoce des Evangiles.

Les quatre Evangiles s'accordent sur le lieu où Jésus fut crucifié, mais seul l'Evangile de St Jean (1) précise que ce lieu est en dehors de la ville :

« Jésus, portant lui-même sa croix, **sortit** en direction du lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, en hébreu : Golgotha. » (Jn, 19, 17).

« Comme on avait crucifié Jésus dans **un endroit proche de la ville...** » (Jn 19, 20).

« **Près du lieu** où Jésus avait été crucifié, il y avait **un jardin, et dans ce jardin un tombeau neuf...** » (Jn, 19, 41) [ndr : un jardin où il y a un tombeau – et les archéologues en ont retrouvé plusieurs dans cette zone - ne peut absolument pas être *dans* la ville juive de Jérusalem, car il la rendrait "impure"].

Or la construction d'une troisième muraille, fut commencée par le roi Hérode Agrippa 1^{er}, pendant son règne sur la Judée de 41 à 44, rempart qui enserrait – pour le protéger (2) – un nouveau quartier de Jérusalem, quartier où se trouvait le Golgotha (voir croquis). Ce 3^e mur, connu des archéologues (3), est bien décrit par Flavius Josèphe dans ses deux versions de la guerre qui, de 66 à 70, opposa Juifs et Romains, mais il l'évoque aussi dans ses *Antiquités Juives* (XIX, VII, 2), écrites environ vingt ans plus tard (vers 93). Dans ses écrits, Josèphe dit qu'Hérode Agrippa 1^{er} dut interrompre sa construction sur ordre de l'empereur Claude (41-54), et précise que ce rempart fut ensuite élevé par les Juifs avec une hauteur totale de 25 coudées. C'est ce rempart dont Titus s'empara « après 15 jours de combats, le 7^e jour du mois d'Artémision », dans la phase finale du siège de Jérusalem, à l'été 70. (Voir les extraits en p. 7 et la note (5) page suivante).

Revenons à la question de la datation : comme l'Evangile selon Saint Jean précise, dans le récit de la Passion, que le Golgotha est **extérieur à Jérusalem**, ce récit peut difficilement avoir été mis par écrit postérieurement aux années 41-44, alors qu'une troisième muraille le mettait **très à l'intérieur** de ce nouveau quartier appelé Bezetha ou Ville-Neuve. Simple question de bon sens.

Mais quand on pense à la façon très contrastée (4a,b,c) dont a été reçu l'argument de poids – et de bon sens – de Mgr Robinson, constatant que les Evangiles ne mentionnent pas la destruction du Temple, véritable cataclysme pour tous les Juifs, parce qu'ils ont été mis par écrit avant celle-ci, avant l'an 70, on est inquiet pour la "réception" du 3^e Mur d'Agrippa, commencé, lui, dans les années 41/42...

Cette muraille qui, en 66, quand la guerre puis le siège de Jérusalem commence, fait dix coudées d'épaisseur et vingt-cinq coudées de haut, sera-t-elle un argument « **absolument convaincant** », « **insuffisant en lui-même** » ou « **qui ne réussit pas à convaincre** » ??

Reginald Wehrkamp-Richter
avec la collaboration de J. C. Olivier

(1) Mais ce même lieu est mentionné par les trois autres Evangiles : St Matthieu, 27, 33 : « au lieu nommé Golgotha » ; St Marc, 15, 22 : « au lieu Golgotha, ce qui signifie "Lieu du Crâne" » ; St Luc, 23, 33 : « au lieu appelé "Calvaire" ».

(2) Cette 3^e fortification visait-elle à rendre Jérusalem imprenable en temps de guerre ? En tout cas c'est ainsi que l'ont compris les services impériaux qui avaient alerté l'empereur Claude. Mais il y avait aussi un impératif de sécurité : cette grande zone d'habitat spontané, ce quartier neuf qui s'étendait peu à peu aux dépens des jardins, carrières, cimetière et autres usages, se trouvait, le soir, quand on fermait les portes de la Ville, à la merci de la loi du plus fort.

(3) Des discussions existent concernant certaines parties de son tracé, également d'ailleurs pour le deuxième mur.

(4a) Dans une conférence de 1978 (voir nos n° 0 d'août 1998 et n° 1 de janvier 1999 sur notre site) l'abbé Carmignac disait : « Mgr Robinson insiste sur 2 arguments [...] et je suis tout honteux de ne pas les avoir inventés tellement ils sont clairs ! Ils me paraissent absolument convaincants et je ne vois pas ce que l'on pourrait objecter pour réfuter ces deux arguments-là [...]. Premier argument : Pour les Juifs, ce n'est pas la prise de Jérusalem, c'est la destruction du Temple le 29 août 70 qui est une cassure totale [...], depuis ce jour-là, ils ne peuvent plus pratiquer leur religion, ils ne peuvent plus offrir de sacrifices - puisqu'ils doivent être offerts au Temple -, ils ne peuvent plus manger la Pâque – l'agneau doit être immolé au Temple, il n'y a plus de Grand-Prêtre, etc. [...] Jusque-là le peuple juif a sa religion qui remonte à Moïse et qui a été vécue, plus ou moins bien, mais qui a été vécue jusqu'au 29 août 70. A partir de ce jour-là, la religion juive est devenue impossible à pratiquer [...] Quand on pense à cela on se rend compte du contrecoup énorme que cela a dû être pour les Juifs. [...] S'il y avait une partie du Nouveau Testament qui soit postérieure à 70, elle devrait normalement nous avoir parlé de la destruction du Temple, surtout les trois Evangiles synoptiques, à l'endroit où ils font allusion à la destruction de Temple, or on ne lit que la prédiction de Jésus, très brève, et au futur : « il ne restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit ». Ainsi également l'épître aux Hébreux où l'on parle du

Temple comme existant, en décrivant au présent son fonctionnement [...]. « Donc c'est qu'on n'a pas cessé de les offrir [les sacrifices], par conséquent l'épître aux Hébreux est écrite avant la destruction du Temple » observe l'abbé Carmignac.

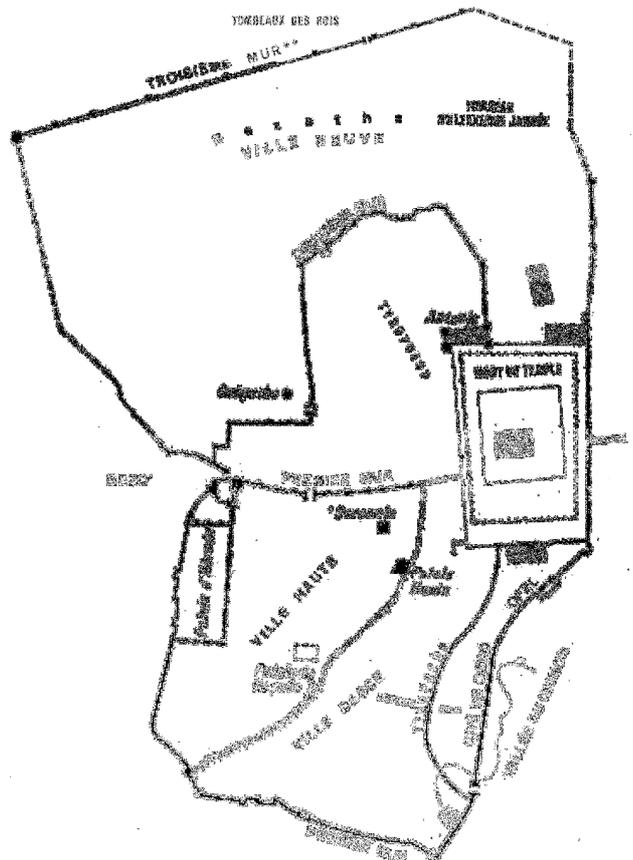
Et deuxième argument qui lui paraît encore plus fort : c'est la différence entre un païen et un Juif qui se convertissent au Christianisme. « Pour le païen il lui faut admettre que Dieu existe ; que Dieu est Créateur, qu'il a parlé dans l'Ancien Testament, admettre que les Ecritures sont inspirées, que Dieu a voulu sauver son peuple, et qu'il a promis un messie. Et ensuite seulement, admettre que ce messie est Jésus, et que Jésus est fils de Dieu. Alors qu'un Juif qui devient chrétien n'a que ces deux points à ajouter à sa foi. Or, à part le discours de Saint Paul à l'Aréopage, à Athènes, devant des notables purement païens, les textes du Nouveau Testament n'abordent que ces deux derniers thèmes : c'est que leurs auteurs n'envisageaient comme destinataires que des Juifs ou des prosélytes... » Et l'abbé Carmignac conclut : « Après 70, il n'est pas pensable que l'on écrive tout le Nouveau Testament sans faire allusion aux païens. »

(4b) Reginald Wehrkamp-Richter remarque aussi que, dans l'Ancien Testament, la destruction du Temple par les Babyloniens est sans cesse rappelée par les Prophètes : comment imaginer que la catastrophe de 70 soit, elle, passée sous silence ? Les auteurs du Nouveau Testament, qui certes reconnaissent Jésus comme Messie et Fils de Dieu, appartiennent au peuple juif comme leurs compatriotes, et ils n'auraient pas dit un mot de cette terrible catastrophe toute récente ? Difficile à croire.

(4c) D'un avis opposé, citons des exégètes "reconnus", qui ont le tort, à notre avis, de traiter cette question par une petite note, assez péremptoire, et sans argumentation :

-- John P. Meier dans son livre *Un certain Juif Jésus*, tome 1, p. 41, à propos de la datation des Evangiles, dit se ranger « à la position généralement acceptée aujourd'hui par la recherche néotestamentaire⁽⁸⁾ » [il publie cela en 1991], précisant : Marc aux environs de 70, Matthieu et Luc au cours de la période 70-100 (très probablement entre 80 et 90), mais il ne se prononce pas pour Jean. Il ajoute dans cette note 8, p. 280 : « Le défi le plus sérieux à la datation des évangiles communément admise est lancé par J. A. T. Robinson, *Redating the New Testament*, Philadelphie, Westminster, 1976 [*Peut-on se fier au Nouveau Testament ?*, Paris, Lethielleux, 1980]. Robinson voudrait placer *tous* les écrits du Nouveau Testament avant l'année 70. [...] il déploie beaucoup d'efforts pour construire sa démonstration dans le cas de Matthieu, Luc et Jean. Le résultat est un brillant tour de force qui ne réussit pas à convaincre. Sa thèse a été largement rejetée par les spécialistes du Nouveau Testament. »

-- Dans leur livre commun *Essai sur les origines du christianisme*, éd. du Cerf, Paris 2002, p. 176, Etienne Nodet et Justin Taylor écrivent : « Divers auteurs chrétiens, écrivant après 70, parlent du Temple au présent⁽¹⁾ ». Et dans cette note 1, ils ajoutent : « En particulier, l'épître aux Hébreux argumente toujours au présent sur le culte, en supposant le Temple existant ; pour cette raison, John A. T. Robinson, *The Priority of John*, London SCM Press, 1985, p. 17, tient après d'autres à dater ce texte d'avant 70, mais l'argument est insuffisant en lui-même. »



JÉRUSALEM AU MILIEU DU 1^{er} SIÈCLE
(après 44 et avant 66)

(D'après J. Genot-Bismuth, *Jérusalem ressuscitée*, éd. O.E.I.L. (F.-X. de Guibert) et Albin Michel, Paris 1992, p. 35).

(5) Page suivante, voici présentés en face à face comme dans le bulletin précédent, des textes extraits des deux versions que Flavius Josèphe fait de la guerre de 66-70, le récit "slavon", issu du 1^{er} livre, *La Prise de Jérusalem*, que F. Josèphe dit avoir écrit dans la langue de ses pères, et le récit grec "usuel" bien connu, *La Guerre des Juifs*, qu'il écrivit un peu après (vers 72-73). Pour cette question du « 3^e Mur » la comparaison ne fait pas ressortir de différences importantes, les faits décrits sont en gros les mêmes. Mais elle permet de comprendre pourquoi la version « usuelle » est plus longue alors qu'au contraire en sont absents – expurgés ? - tous les passages qui présentent un contact direct avec les Evangiles : dans son ensemble cette 2nde version, la version usuelle, est plus « délayée » ; elle est aussi moins « juive », c'est-à-dire plus adaptée à un public romain.

L'authenticité de la version slavone – sa reconnaissance comme écrit de Flavius Josèphe, apparenté à son 1^{er} récit de la guerre - a été attaquée de multiples façons : certains affirmant que ce 1^{er} récit n'a peut-être jamais existé, d'autres, qu'il n'a jamais été retrouvé, d'autres, que le slavon est une forgerie de moines chrétiens dans le monde slave ou byzantin, vers le XI^e siècle, d'autres que le slavon est bien un récit de F. J. sauf les passages présentant des contacts avec les Ecritures Chrétiennes, qui eux ont été introduits dans le texte par des mains chrétiennes pour en faire des témoignages confortant les faits du Nouveau Testament (théorie également souvent avancée pour le « testimonium flavianum » des *Antiquités Juives*) ; mais, depuis 2000 environ, la question a été reprise de fond en comble par le dominicain Etienne Nodet qui conclue formellement à l'authenticité. Dans les prochains bulletins, nous continuerons à vous donner à lire ces « passages-contacts » et nous reprendrons la question de l'authenticité ou non du slavon.

La prise de Jérusalem

(Version slavone)

V, IV, 1 : La ville était enceinte de **trois murs**, là où elle n'avait pas derrière elle des précipices profonds. Car, à ces endroits-là, il n'y avait qu'une enceinte. [...]

V, IV, 2 : Des **trois murailles**, la **première** fut construite par David et Salomon très forte et inaccessible ; elle commence à la Tour des Chevaux et finit à la piscine de Salomon et à Ophlas. La **deuxième** commence à la porte de Genath, fait le tour et se termine à l'Antonia. La **troisième** va de la Tour des Chevaux à la Tour de Mosaïque et se termine aux tombeaux d'Hélène et aux caveaux royaux, où est le Tombeau du Foulon. Agrippa* avait ajouté à l'enceinte de nouveaux murs et les appela Bezetha, ou Ville-neuve. Mais il n'acheva pas le travail, par crainte de Claude** pour qu'il ne se figurât pas que l'ampleur de l'entreprise visait à la sédition. En effet, on n'aurait pas pu prendre la ville, si Agrippa avait terminé les murs comme il avait commencé. Car il les avait bâtis de pierres de vingt coudées d'épaisseur et dix de largeur, et ils ne pouvaient être ni taillés par le fer ni ébranlés par les béliers. Agrippa ayant cessé le travail, comme nous avons dit, par peur, les Juifs élevèrent les murs à vingt-cinq coudées.

V, chap. II, § 4 : [Les habitants se disent :] Voici **trois murs** qui entravent notre respiration [...] jusqu'à quand resterons-nous à l'intérieur de la ville, comme si nous étions au spectacle [...] et revêtus de leurs armes [ils] firent une sortie...

V, VII, 2 : [...] Comme le Vainqueur démolissait les murs, les Juifs, épuisés par le combat continu et les veilles, résolurent de se réfugier dans les murailles intérieures, en disant qu'il était superflu de se massacrer pour les murs extérieurs alors qu'il en restait deux plus forts. Et les Romains grimpèrent sur les murs par la brèche ouverte par le Vainqueur – c'est ainsi, en effet, qu'ils appelaient le grand bélier, parce qu'il vainquait tout - ; les Juifs, descendus des remparts, s'enfuirent vers le second mur, et les Romains déjà entrés ouvrirent les portes à l'armée. Ainsi prirent-ils les **premières murailles** [en venant de l'extérieur, c'est-à-dire le « 3è Mur »] après quinze jours de combat, le septième jour du mois d'Artémision.

La Guerre des Juifs

(Version usuelle, grec)

V, IV, 1 : La cité était fortifiée par **trois lignes de remparts**, sauf là où elle était entourée de ravins infranchissables et où une seule ligne suffisait. [...]

V, IV, 2 : Des **trois remparts**, le **plus ancien** était difficile à prendre, du fait des ravins qui l'entouraient et de la colline qui les dominait et sur laquelle il était construit. En plus de l'avantage que lui conférait sa position, il avait pour lui d'être très solidement bâti, car David et Salomon et les rois qui leur succédèrent avaient mis tout leur zèle dans cette construction. Il commençait au nord, à la tour nommée Hippius et s'étendait jusqu'au Xyste ; ensuite il rejoignait la Salle du Conseil et se terminait au portique occidental du Temple. Dans l'autre direction, face à l'ouest, il commençait au même point, descendait à travers le lieu appelé Bethso jusqu'à la porte des Esséniens, puis tournait vers le sud au dessus de la fontaine Siloé, d'où il tournait encore une fois en direction de l'est vers la piscine de Salomon ; il allait jusqu'à un lieu qu'on appelle Ophlas et se terminait au portique oriental du Temple. Le **deuxième rempart** commençait à une porte du premier, appelée Gennath ; enfermant seulement le quartier nord de la ville, il remontait jusqu'à l'Antonia. Le **troisième** commençait à la tour Hippius, d'où il s'étendait en direction nord jusqu'à la tour Pséphinus ; ensuite il descendait en face des monuments d'Hélène, reine d'Adiabène et fille du roi Izate ; il continuait à travers les grottes royales, s'infléchissait à une tour d'angle, près de ce qu'on appelle la Tombe du Foulon et, rejoignant l'ancien rempart, se terminait au ravin appelé Cédron. Ce rempart, c'est Agrippa* qui l'avait construit pour enclore la partie de la ville qui s'était construite en avant et qui était démunie de toute protection : car la ville, surpeuplée, se glissait, petit à petit, hors de son enceinte, et les habitants, réunissant à la colline le quartier situé au nord du Temple, avaient fait une telle avancée qu'ils avaient couronné de maisons une quatrième colline, appelée Bézétha, située en face de l'Antonia, dont la séparait un fossé profond, creusé exprès pour que les fondations de l'Antonia ne soient pas reliées à la colline et du même coup, d'accès plus facile et d'une hauteur moindre ; c'est pourquoi on avait augmenté la hauteur des tours de toute la profondeur du fossé. Le quartier nouvellement construit était appelé dans la langue du pays Bézétha qui, traduit en grec, voudrait dire Ville Neuve. Comme les habitants de ce quartier étaient dépourvus de protection, le père du roi actuel***, qui s'appelait Agrippa comme lui, commença le rempart mentionné ci-dessus ; mais il eut peur que l'empereur Claude ne le soupçonnât de visées révolutionnaires et séditionnaires si l'ouvrage prenait de trop vastes proportions. Il arrêta donc les travaux alors qu'il avait juste jeté les fondations. Et, de fait, s'il avait continué le rempart comme il l'avait commencé, la ville aurait été absolument imprenable. Car il était construit avec des pierres de vingt coudées de long et dix de large, qui ne pouvaient pas facilement être minées par le fer ou ébranlées par les machines de guerre. Le rempart lui-même avait dix coudées d'épaisseur et aurait vraisemblablement atteint davantage en hauteur si l'ambition de celui qui l'avait commencé n'avait été entravée. Par la suite, bien qu'élevé en hâte par les Juifs, il atteignit vingt coudées de haut, avec des créneaux de deux coudées et des abris de trois, de sorte que la hauteur totale atteignait vingt-cinq coudées. § 3 : Au dessus du rempart s'élevaient des tours de vingt coudées de large et vingt de haut, carrées et massives, comme le rempart lui-même ; [...] Le troisième rempart comportait quatre-vingt-dix de ces tours, à deux cents coudées de distance les unes des autres. [...]

V, chap. II, § 4 : [...] ils [les Juifs "factieux" dit F. Josèphe] se demandaient les uns aux autres ce qu'ils attendaient et ce qui leur avait pris de laisser ériger **trois fortifications** pour se faire étrangler [...] et, tandis que l'ennemi se construisait impunément une cité rivale, eux restaient assis derrière leurs remparts, comme des spectateurs assistants à des travaux [...] et saisissant leurs armes ils font soudainement une sortie...

V, VII, 2 : [...] déjà le rempart cédait sous les coups du "Vainqueur" (c'est le surnom que les Juifs avaient eux-mêmes donné au plus grand bélier des Romains, parce qu'il triomphait de tout). Or ils étaient épuisés depuis longtemps par les combats, et les gardes de nuit montées loin de la ville : d'autre part leur indolence et ce don qu'ils avaient de prendre toujours la mauvaise décision leur fit trouver superflu de garder ce rempart [le 3è Mur, la muraille la plus extérieure] alors qu'il en restait deux autres derrière lui. La plupart donc mollirent et se retirèrent ; et quand les Romains montèrent sur la brèche qu'avait ouverte le Vainqueur, ils abandonnèrent tous leur poste et s'enfuirent au deuxième rempart. Les soldats qui avaient franchi le premier, ouvrirent les portes et firent rentrer toute l'armée. Ainsi les Romains se rendirent maîtres du **premier rempart** en quinze jours, le septième du mois d'Artémision [année 70 ap. J.-C.].

[Ndr : (*) Hérode Agrippa I, tétrarque de diverses provinces à partir de 37, roi de Judée de 41 à 44 ; (**) Claude, empereur romain de 41 à 54 ; (***) le « roi actuel », pendant la guerre, est Hérode Agrippa II (roi de 48 à 95 environ). Une coudée vaut environ 0,45 mètre.]

Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens du I^{er} siècle après Jésus-Christ (X^{ème} et dernière partie)

Dans le dernier numéro (42) Madame Ramelli nous entretenait de différents autres indices de la connaissance du Christianisme dans le monde du premier siècle, notamment de la correspondance entre Abgar V d'Edesse et Tibère à propos de Jésus, correspondance certes douteuse mais ne relevant pas forcément entièrement de la légende, et puis surtout de la lettre de Mara Bar Sérapion, un païen, à son fils, qui pour le coup a toutes les chances de se référer au Christ. Mais nous abordons dans cette dernière partie un thème que nous développerons par la suite : celui des apôtres et particulièrement de saint Thomas en Inde.

En effet, l'Osroène, et en particulier sa capitale Edesse (65), est un centre d'importance remarquable pour la diffusion du Christianisme en Orient et semble avoir eu un rôle déterminant également dans le passage des doctrines chrétiennes vers l'Inde – on y a transféré entre autres les reliques de saint Thomas, à l'époque des Sévères, et, toujours à cette époque, on y a composé les apocryphes *Acta Thomae* (66). Justement à propos de l'Inde, la recherche historique peut peut-être apporter une petite contribution à l'étude du Nouveau Testament et des débuts de sa diffusion. C'est sur l'arrière-plan de vifs et constants contacts commerciaux entre l'occident romain et l'Inde des deux premiers siècles après Jésus-Christ (67) qu'il faut insérer la nouvelle, relatée par Eusèbe et Jérôme, relative à la mission en Inde de Pantène, maître de Clément d'Alexandrie et fondateur de l'école catéchétique d'Alexandrie, sur l'initiative, ou de toutes façons avec le consentement, de l'évêque d'Alexandrie (68). Selon Eusèbe (Eusebius, *Historia Ecclesiastica*, V, 10), Pantène, « appartenant à l'école philosophique de ceux qu'on appelle Stoïciens » et « très célèbre pour sa culture », devint « messenger de l'Evangile du Christ envers les peuples orientaux [...] jusqu'à la terre des Indiens » (69) et trouva que ces derniers avaient, « avant son arrivée, l'Evangile selon Matthieu », qui était là en possession de :

« quelques uns qui, là, avaient connu le Christ, auxquels Barthelémy, l'un des Apôtres, avait prêché et avait laissé le texte de Matthieu écrit en caractères hébraïques, que l'on conservait encore à cette époque » (70),

c'est-à-dire dans la deuxième moitié du deuxième siècle ap. J.-C.. Le témoignage de Jérôme, *Vir. Ill.*, 36, est semblable (71), même s'il ajoute que ceux qui appelèrent Pantène furent quelques ambassadeurs indiens et que le savant Alexandrin, en revenant chez lui, apporta avec lui une copie du Matthieu hébreu ou araméen. La tradition patristique atteste à plusieurs reprises, déjà à partir d'Ignace d'Antioche, de Papias de Hiérapolis (entre le I^{er} et le II^{ème} siècle), et d'Hégésippe (72), de Clément et d'Origène (73), jusqu'à Eusèbe (74), l'existence d'une rédaction hébraïque ou araméenne de l'Evangile de Matthieu – dont l'identification avec l'Evangile des Hébreux est soutenue par Jérôme (*Ad Ies. Prol. Lib.*, XVIII) et par Epiphane (*Pan.*, XXX, 3) (75) -, qui était conservé par les Nazaréens (Epiphanius, *Pan.*, XXXIX) et, sous une forme différente, par les Ebionites (Eusebius, *Historia Ecclesiastica*, III, 27, 4), qui se trouvait aussi dans la bibliothèque de Pamphile à Césarée et que Jérôme put consulter avec la permission des Nazaréens de Beroea de Syrie (*Vir. Ill.*, 3) (76). L'étude des sources relatives à la première évangélisation de l'Inde amène à supposer que, grâce à une prédication judéo-chrétienne de l'antiquité, passée peut-être par Edesse (dont l'évangélisation fut indubitablement de souche judéo-chrétienne), la rédaction hébraïque ou araméenne de l'Evangile de Matthieu se soit répandue en Orient, à l'aube du Christianisme, atteignant peut-être l'Inde aussi, où au I^{er} siècle il existait certainement des communautés qui parlaient l'araméen. Il pourrait être significatif, dans ce cas, qu'il s'agisse justement de l'Evangile de Matthieu, celui que certaines traditions indiennes semblent avoir assimilé dans leurs légendes, reprenant surtout des thèmes liés à la naissance de Jésus (77).

En conclusion de ce compte-rendu, je désire exprimer toute ma reconnaissance au Professeur Walter Brandmüller pour m'avoir invitée à présenter les résultats de mes études, et à Madame le Professeur Marta Sordi, qui m'a toujours suivie, avec dévouement, dans mes recherches. Je suis vivement reconnaissante, en particulier pour les enquêtes sur les romans de l'antiquité, envers le Professeur Giuseppe Zanetto, qui, avec une disponibilité et une compétence rares m'a assistée dans ma thèse de doctorat que j'ai ensuite publiée sous le titre *I romanzi antichi e il Cristianesimo*.

Un merci particulier aussi à mon ami le Professeur Sabino Perea Yébenes, qui, avec la générosité qui lui est habituelle, m'a proposé aussitôt la publication de ce travail dans sa collection.

Ilaria Ramelli
Université Catholique de Milan

(65) Outre les informations citées dans les notes précédentes, on peut voir aussi, avec une bibliographie, I. RAMELLI, *Linee generali per una presentazione e per un commento del Liber legum regionum*, in *RIL* 133 (1999), 311-355 ; I. RAMELLI, *L'epitafio di Abercio : uno status quaestionis e alcune osservazioni*, in *Aevum* 74/1 (2000), 191-206 ; I. RAMELLI, *Bardesane e la sua scuola tra la cultura occidentale e quella orientale*, in *Pensiero e istituzioni del mondo classico nelle culture del Vicino Oriente*, Ed. R.B. FINAZZI – A. VALVO, Alexandrie 2001, 237-255 ; I. RAMELLI, *Il Chronicon di Arbela*, Madrid 2002 (« *Ilu* », Anejos 8), à qui j'ajoute M. SARTRE, *L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales d'Auguste aux Sévères*, Paris 1991 ; S. ALCOCK (ed.), *The Early Roman Empire in the East*, Oxford 1997 (Oxbow Monographs, 95) ; B. ISAAC, *The Near East under Roman Rule. Selected Papers*, Leiden 1998 ; C. ANDO, *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, Los Angeles – Berkeley – Londres 2000 (Univ. Of California, Classics and Contemporary Thought, 6) ; F. MILLAR, *Rome, the Greek World, and the East*, Durham NC 2002 ; C.F. JULLIEN, *Apôtres des confins*, Bures-sur-Yvette 2002.

(66) Voir I. RAMELLI, *La tradizione su Tommaso apostolo dell'India*, in C. DOGNINI – I. RAMELLI, *Gli Apostoli in India*, Milano 2001, 61-82.

(67) Outre la bibliographie que j'ai fournie dans *I contatti tra il mondo romano e l'area indiana in età tardorepubblicana e altoimperiale*, in DOGNINI-RAMELLI, *Gli Apostoli in India* et notes, j'ajoute aujourd'hui G.K. YOUNG, *Rome's Eastern Trade. International Commerce and Imperial Policy, 31 BC-AD 305*, Londres-New York 2001 ; R.B.JACKSON, *At Empire's Edge : Exploring Rome's Egyptian Frontier*, New Haven 2002, surtout chapitre IV sur l'importance des centres égyptiens d'escale comme Myos Hormos sur les routes commerciales entre Rome et l'Orient.

(68) I. RAMELLI, *La missione di Panteno in India : alcune osservazioni*, in *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale. Filologia, Storia, Dottrina*, Atti del Seminario Nazionale di Studio, Naples-Sorrente 29-31 octobre 1998, C. BAFFIONI (ed.), Alexandrie 2000, 95-106 ; I. RAMELLI, *Note sulle origini del Cristianesimo in India* in *Studi Classici e Orientali* 47/2 (2000), 363-378 ; I. RAMELLI, *La missione di Panteno e il 'Matteo aramaico' recato secondo la tradizione da Bartolomeo*, in DOGNINI-RAMELLI, *Gli Apostoli in India*, 45-59 ; K.KARTTUNEN reconnaît aussi l'historicité de la mission de Pantène dans *In India e oltre : Greci, Indiani, Indo-Greci*, in *I Greci. Storia, cultura, arte, società*, ed. S. SETTIS, III, Turin 2001, 167-202, particulièrement 196-197.

(69) Κήρυκα τοῦ κατὰ Χριστὸν εὐαγγελίου τοῖς ἐπ'ἀνατολῆς ἔθνεσιν ἕως ἄρα καὶ τῆς Ἰνδῶν στείλαμεν γῆς.

* « étant parti pour annoncer l'Evangile du Christ aux peuples orientaux...jusqu'au pays des Indiens. »

(70) Προφθάσαν τὴν αὐτοῦ παρουσίαν τὸ κατὰ Ματθαῖον εὐαγγέλιον παρά τισιν αὐτόθι τὸν Χριστὸν ἐπεγνωκόσιν, οἷς Βαρθολομαῖον τῶν ἀποστόλων ἕνα κηρύξει αὐτοῖς τε Ἑβραίων γράμμασιν τὴν τοῦ Ματθαίου καταλείψαι γραφὴν ἣν καὶ σώζεσθαι εἰς τὸν δηλούμενον χρόνον.

* On dit qu'il découvrit que l'Evangile selon Matthieu avait précédé son arrivée chez certains qui, là, avaient connu le Christ ; que Barthélémy, l'un des Apôtres, leur avait annoncé et qu'il leur avait laissé le texte de Matthieu écrit en caractères hébraïques, que l'on conservait encore à cette époque.

(71) « *Pantaenus, Stoicae sectae philosophus, iuxta quamdam veterem in Alexandria consuetudinem, ubi a Marco evangelista semper ecclesiastici fuere doctores, tantae prudentiae et eruditionis tam in scripturis divinis, quam in saeculari litteratura fuit, ut in Indiam quoque, rogatus ab illius gentis legatis, a Demetrio Alexandriae episcopo mitteretur. Ubi reperit, Bartholomaei de duodecim Apostolis adventum Domini nostri Iesu Christi iuxta Matthaevi Evangelium praedicasse, quod Hebraicis litteris scriptum, revertens Alexandriam secum detulit. [...]* Docuitque sub Severo principe et Antonino, cognomento Caracalla ». (De Viris Illustribus, 36).

* Pantène, philosophe de la secte stoïcienne, suivant la vieille tradition d'Alexandrie où, depuis Marc l'Evangéliste, existaient toujours des docteurs ecclésiastiques, était d'une telle compétence et science, aussi bien dans les divines Ecritures que dans la littérature profane, qu'il fut envoyé jusqu'en Inde, à la demande d'ambassadeurs de cette nation, par Démétrius, évêque d'Alexandrie. Et là il découvrit que Barthélémy l'un des douze Apôtres, avait prêché la venue de notre Seigneur Jésus Christ selon l'Evangile de Matthieu, qu'il rapporta avec lui, écrit en caractères hébraïques, en revenant à Alexandrie...Et il enseigna sous les princes Sévère et Antonin, surnommé Caracalla.

(72) Ignace selon Jérôme (*Vir. Ill.*, 16) prenait ses informations du Matthieu hébreu ou araméen. Selon Papias, d'après Eusèbe, *Histoire Ecclesiastique*, III, 39, 16, Matthieu aurait rédigé un résumé des λόγια du Seigneur « en hébreu » ; Papias lui-même (Eusèbe, *H. E.*, 39, 17) consultait l'évangile des Hébreux, existant encore au temps d'Eusèbe (*Theoph.* 155 Mai) et différent du Matthieu grec. Hégésippe (d'après Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, IV, 22, 8) atteste l'existence d'un évangile καθ' Ἑβραίου [*« selon les Hébreux »] et d'un (autre) Συριακόν [*« syriaque »].

Sur le "Matthieu araméen", je fournis bibliographie et critique dans DOGNINI-RAMELLI, *Gli Apostoli in India*, 52 sqq.. Si Ignace et Papias connaissaient cet Evangile, cela signifie que, avant la fin du I^{er} siècle, il devait déjà avoir été traduit. Pour l'interprétation des expressions antiques « en hébreu », « en dialecte hébreu », cfr. aujourd'hui M.-L. RIGATO, *Il titolo della croce di Gesù*, Rome 2003, 33-49. Sur le Matthieu "hébreu" en Inde et sur la mission orientale de Matthieu selon la tradition : C. et F. JULLIEN, *Apôtres des confins*, 50-58.

(73) Clément cite l'Evangile "des Hébreux" (*Stromata*, II, 9, 45 ; cf. V, 14, 96), Origène ne le considère pas comme complètement orthodoxe (*In Matth.*, XV, 14 ; *In Ioh.*, II, 12 ; *In Hier.*, XV, 14).

(74) Eusèbe, *Historiae Ecclesiastica*, III, 24, 6 : « après avoir prêché aux siens, [...] Matthieu écrivit pour eux, dans la langue de ses ancêtres, son Evangile. » Jérôme (*Praef. In Ev.*, 21) confirme la nouvelle : Matthieu écrivit un Evangile « en lettres hébraïques » pour ses compatriotes. Quant à l'« Evangile des Hébreux », Eusèbe en atteste l'usage par les Judéo-Chrétiens et l'inclut dans les Evangiles non considérés comme canoniques par tous (*Historia Ecclesiastica*, III, 25, 5).

(75) Epiphane, de plus, connaît et cite cet Evangile plusieurs fois : *Pan.*, XXX, 13.14.16.22.

(76) « *Matthaeus primus in Iudea propter eos qui ex circumcissione crediderant Evangelium Christi Hebraicis litteris verbisque componit, quod quis postea in Graecum transluerit, non satis certum est. Porro ipsum Hebraicum habetur usque hodie in Caesariensi biblioteca, quam Pamphilus martyr studiosissime confecit. Mihi quoque a Nazareis, qui in Beroea urbe Syriae hoc volumine utuntur, describendi faculas fuit* ». cf. Jérôme, *Vir. Ill.*, II ; *In Matth.*, XXII. Jérôme cite souvent l'Evangile des Nazaréens ou des Hébreux (par ex. *In Matth.*, 13, 13 ; 27, 16.51 ; *In Ezech.*, XVIII, 7).

* « Matthieu, le premier, en Judée, compose l'Evangile du Christ pour les gens venus de la circoncision qui avaient cru en l'Evangile du Christ, en caractères et langue hébraïques ; on ne sait pas exactement qui le traduisit en grec. Par ailleurs ce même Evangile hébraïque est conservé jusqu'à ce jour dans la bibliothèque de Césarée, que Pamphile le martyr créa avec beaucoup de soin. Les Nazaréens qui utilisent cet ouvrage à Béroea, en Syrie, m'ont donné, à moi aussi, la permission de le consulter. »

(77) C. DOGNINI présente cette hypothèse, *La nascita di Kṛṣṇa*, et dans *Motivi cristiani nel Bhaviṣya Purā ṇa*, respectivement dans DOGNINI-RAMELLI, *Gli Apostoli in India*, 83-90 et 121-133.

* Textes traduits par le Professeur Luciani.

Les soldats vinrent donc et rompirent les jambes du premier, puis de l'autre...

(Jean 19, 32)

C'est en 1968, lors d'excavations à Civ'at Hamivtar (Ras el-Masaref), un quartier du nord-est de Jérusalem, qu'une équipe d'archéologues sous la direction de V. Tzaferis, découvrirent quinze ossuaires de calcaire dans une nécropole. L'un d'eux contenait les restes d'un homme âgé de 24 à 28 ans dont le nom, inscrit en caractères araméens, était Jehohanan. Un clou enfoncé dans le (ou les) talon(s) ne peut absolument pas faire douter qu'il ne se soit agi d'un crucifié. Or la date de cette crucifixion a été établie comme remontant au premier siècle, entre les années 7 et 66. Les modalités de cette exécution sont discutées (particulièrement, on s'en doute, par les témoins de Jéhovah) et de toutes façons sont un peu différentes de celles de Jésus. Mais cette découverte confirme l'Evangile en ce qui concerne l'habitude de rompre les jambes des condamnés. En effet l'étude des tibias de Jehohanan a démontré qu'ils avaient été violemment brisés.

En encart vous trouverez l'image du clou planté dans l'os du condamné. Un nœud dans le bois de la croix ayant provoqué le repli de la pointe du clou, celui-ci n'a pu être retiré du pied du condamné. C'est ce qui nous a permis aujourd'hui de savoir que sur un détail encore les Evangiles disaient vrai.

Marie-Christine Ceruti

<http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/religion/jesus/crucifixion.html>

http://www.interbible.org/interBible/decouverte/archeologie/2006/arc_060414.htm

Les Juifs de l'époque de Jésus savaient lire et écrire

Suite à une conférence donnée le 23 novembre 2007 par Monsieur Joël Bibonne, chercheur historien-généalogiste, en l'Hôtel des Sociétés Savantes, 1 place Bardineau à Bordeaux, devant un public également de généalogistes et d'historiens, certains d'entre eux lui ont demandé un écrit matérialisant son intervention. Ce qu'il a fait volontiers, en développant quelques uns des aspects traités. Comme il nous y autorise, nous reproduisons ici la partie qui appuie les dires de l'Abbé Carmignac sur l'importance de l'écrit dans la civilisation où Jésus est né, ce qui n'exclut évidemment pas l'oral. Tous les petits garçons, sans exception, en effet suivaient cet apprentissage de l'écriture. Dire par conséquent que la civilisation hébraïque était uniquement orale, ou carrément que les apôtres étaient analphabètes, relève de la légende ou de la mauvaise foi. Nous nous proposons naturellement de publier dans l'avenir un autre extrait de la conférence de Monsieur Bibonne que nous remercions vivement.

Des Israélites à l'époque du Second Temple, on peut dire classiquement qu'ils étaient le Peuple du « Livre », mais surtout un peuple de lettrés (1). Ce fut le résultat à très long terme de l'œuvre entreprise, à l'époque de création de la dynastie hasmonéenne, par une nouvelle classe de « clercs » laïcs, extérieurs à la classe sacerdotale, et qui allaient la concurrencer sur le plan de l'enseignement de la Loi. C'est aussi dans leur sein, que s'est créé et développé le mouvement pharisien.

Cette classe se déploya en parallèle à l'autorité religieuse du Temple, aux mains des Saducéens, créant sa propre hiérarchie de *Hakhamim* (pluriel de *Hakham*, que nous traduisons : docteur de la Loi), initiateurs des *Bet Kenet* (maisons d'assemblée, synagogues) où ils vulgarisaient la connaissance de la Loi Ecrite et de la Loi Orale des Anciens, par la lecture publique et la prédication. Mais encore, ils y procédaient à la diffusion de la Torah, par copies de textes, par le biais des *Bet Hasefer* dont nous allons parler, privilège réservé aux *Soferim* (= scribes) du Temple ; or, la fonction essentielle de ceux-ci était de veiller à l'inaltérabilité du Texte Sacré. Dans ce contexte, la diffusion des Ecritures dans les *Bet Hasefer*, répandaient celles-ci dans le peuple, mais les Ecritures faites au Temple conservaient seules leur caractère irréfutable.

A la fin du règne d'Alexandre Jannée (103 à 76 av. J.-C.), la majorité du Sanhédrin institua pour les garçons la création de l'école obligatoire, celle des *Bet Hasefer* (maison du livre, école). Elles furent nombreuses dès le départ à Jérusalem, et lentement leur réseau se mit en place dans tout le pays. Toutes les couches de la société y eurent accès, le prestige de la lecture et de l'écriture aidant, chaque enfant devenait un agent d'alphabétisation de son entourage.

Presque toutes les synagogues avaient une *Bet Hasefer*, c'est sans aucun doute à celle de la synagogue de Nazareth, que Jésus fit l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. L'écolier était muni d'une tablette recouverte de cire dure et d'un calame de roseau. Le maître traçait la lettre hébraïque modèle et l'enfant la reproduisait en faisant des lignes. Ainsi de suite, jusqu'à la connaissance des 22 lettres de l'alphabet. Pour aider la mémoire, et pour aider à passer ainsi de l'alphabet à la lecture syllabique, on recourait à des comptines en « mots », regroupant des variations syllabiques. Yéhuda ben Tema, vivant vers la fin de l'époque du Second Temple, contemporain de Jésus, écrivait ceci dans son traité d'Avot : « A cinq ans l'étude de l'Ecriture (Torah écrite), à dix ans l'étude de la Loi Orale, à treize ans la pratique des *Mizwoth* (pour les pharisiens, les commandements de la Loi Ecrite et de la Loi Orale), à quinze ans l'étude supérieure de la Loi Orale, à dix huit ans le mariage ». Bien entendu ce schéma idéal pour son auteur, devait souffrir des adaptations, tout le monde n'étant pas pharisien, surtout en Galilée. Néanmoins on peut dire que l'étude était la pierre d'angle d'une existence conforme à la Torah. Ceci nous explique pourquoi, toutes les allusions que Jésus pouvait faire par rapport à la Torah, trouvaient un terrain déjà préparé et une compréhension parfaite dans son auditoire. La salle de classe du *Bet Hasefer* était une pièce nue, où étaient alignés des bancs pour écoliers, ceux-ci écrivant sur leurs genoux. Le *Qara* (maître d'école) était assis en face sur un siège (2). La lecture se faisait à haute voix, on ignorait la lecture individuelle et silencieuse. C'est dans le même temps où l'élève acquérait la maîtrise de l'écriture, qu'il apprenait d'abord par cœur le texte scripturaire, texte qu'il apprenait ensuite à déchiffrer. Cette connaissance par cœur du texte de la Torah Ecrite ou de la Torah Orale (elle aussi écrite depuis longtemps) était indispensable, car l'hébreu en ce

temps ne comportait que des consonnes, que les mots étaient liés les uns aux autres et qu'il n'y avait pas de ponctuation. D'où quelques erreurs de traductions de l'hébreu au grec, dans les Evangiles, comme en trouvèrent l'Abbé Carmignac ou Francis Marion (la plus notoire, portant sur la sixième demande du Notre Père). Ce n'est qu'au Haut Moyen Age, que les Massorètes codifièrent la lecture des Ecritures en y ajoutant des symboles aux textes : les *niqouds* (ponctuation à fonction de voyelles et de cantillation-syntaxe, accent tonique). Une certaine naïveté a porté à croire que cette Bible massorétique était la Bible immuable d'Israël, depuis les origines : les découvertes de Qumrân montrèrent au contraire que jusqu'au Premier siècle, il en existait des versions différentes.

Le premier livre appris par coeur était le Lévitique ou *Torah Kohanim*, tradition remontant à l'époque où seuls apprenaient au Temple, les Kohanim et les Soferim (les Prêtres et les Scribes). Le texte devait être lu à haute voix, il existait pour cela des copies sur rouleau de parchemin, le *Differa*, ou sur accordéons de papyrus, les *Pinquesim*, tous documents que l'on retrouvera à Qumrân. Mais il ne suffisait pas de savoir lire et réciter la Torah, il fallait l'avoir écrite pour soi en son entier, au moins une fois ou deux. Au premier siècle, avant 70, il y avait à Jérusalem beaucoup de synagogues avec leurs *Bet Hasefer*. Elles étaient prises en charge et leurs *qara* rémunérés par les communautés, regroupées par origines ou par corporations de métiers. L'une d'elles était la plus prestigieuse, celle dite du Mont du Temple, située sur son esplanade, que fréquentaient le Grand Prêtre et le roi. Le *qara* qui s'y trouvait était un véritable *ba'al miqra* (expert de l'Ecriture) dont la compétence était sur la Torah (Loi), les *Nevi'im* (prophètes) et les *Ketuvim* (hagiographes).

Jésus était connu comme un *Hakham* à l'enseignement fidèle à la Torah d'une part, mais aussi radicalement différent d'autre part, accompagnant cela d'une autorité nouvelle dont la légitimation se manifestait par les signes miraculeux qu'il accomplissait. Quand Jésus dit : « Je suis venu accomplir la Loi et non la supprimer », il se réfère vraisemblablement à la Torah Ecrite et non à la « Torah Orale » que visiblement il ne suit pas. On l'appelait « *Rabbi* », terme utilisé envers les *Hakham* (maîtres) et aussi « Seigneur », le premier terme apparaît 21 fois à son égard dans les Evangiles. Luc qui a l'art de raconter, nous fait revivre ce passage (3) : « Il vint à Nazareth, où il avait été élevé et, comme il en avait l'habitude, entra dans la synagogue le jour du sabbat. Il se leva pour faire la lecture ; on lui remit le livre (rouleau) du prophète Isaïe ; ouvrant le livre il trouva le passage où il est écrit : L'Esprit du Seigneur, de Yahvé, repose sur moi, puisqu'il m'a oint pour porter un bon message aux humbles ; il m'a délégué pour guérir les coeurs brisés, pour annoncer la liberté aux captifs et la délivrance à ceux qui sont dans les chaînes, pour proclamer une année de grâce de la part de Yahvé. Il replia le livre, le remit au servent et s'assit (puisque'il était debout au pupitre ; il devait faire ensuite un commentaire, comme tout Maître). Et les yeux de tous dans la synagogue étaient fixés sur lui. Il commença à leur dire : aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Ecriture. »

Joël Bibonne

(1) *Un Homme nommé Salut*, Jacqueline Genot-Bismuth, éd. F.-X. de Guibert, Paris 1995, p. 163.

(2) Idem, p.169.

(3) Saint Luc 4, 16-21.

Nous maintenons la cotisation à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) mais **nous vous prions de tout coeur de ne pas oublier votre cotisation** : sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) un reçu de votre don pour que vous puissiez bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% de votre envoi (dans la limite de 20% du revenu imposable). Et nous remercions par avance vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.

(Notez que notre siège social sera modifié en 2010, nous vous préviendrons dans le prochain bulletin, le n° 44)

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Le clou dans l'os de l'homme crucifié au 1^{er} siècle

